

Les premiers jours de Pompéi par Boris Schreiber

Les premiers jours de Pompéi sont ceux où Don Juan commence à s'apercevoir que sa chair se transforme en lave. Un Don Juan malgré lui, que celui de M. Boris Schreiber : il n'aime pas faire souffrir les femmes, et pourtant... Il est marié à Loulie, mais il lui identifie tellement sa mère qu'il la nomme Loulie-mère. Il les confond dans la même affection, dans la même haine.

Le jour où commence le journal du narrateur, Irène, sa maîtresse du moment, vient de se suicider. Appliquant le fameux précepte de Napoléon : « En amour la seule victoire c'est la fuite », le narrateur

s'enfuit, mais comme il a des remords vis-à-vis d'Irène, plus belle encore morte que vivante, et des Loulie, il rédige ce journal que Boris Schreiber nous donne à lire dans un roman-confession, ou plutôt un roman-autopsie.

Le narrateur va suivre au jour le jour le lent cheminement du malheur en lui, sans date, sans lieu : des rues et des rêves et des femmes et des rues.

Boris Schreiber poursuit depuis quatre romans une œuvre totalement marginale, solitaire, sans concession à aucune mode. Loin des cocktails littéraires, obstiné, acharné vivant l'écriture comme un déchirement, il nous avait donné l'an dernier un douloureux *Évangile selon Van Horn*, plus diabolique que céleste, mais où subsistait un semblant d'intrigue.

Ici, au contraire, l'auteur s'est encore plus dépouillé de tout artifice romanesque. Il n'y a pas d'histoire, pas de personnages « bien typés » comme on dit chez les Goncourt, pas même d'action. Presque, au contraire ! En général, les journaux intimes déculpabilisent, mais Don Juan, quant à lui, semble au fil des pages se couvrir la tête de cendres. Les « Journaux »

jean didier wolfromm
a lu

Aux éditions Pierre Belfond
Les premiers jours de Pompéi
par Boris Schreiber

Les premiers jours de Pompéi sont ceux où Don Juan commence à s'apercevoir que sa chair se transforme en lave. Un Don Juan malgré lui, que celui de M. Boris Schreiber : il n'aime pas faire souffrir les femmes, et pourtant... Il est marié à Loulie, mais il lui identifie tellement sa mère qu'il la nomme Loulie-mère. Il les confond dans la même affection, dans la même haine.

Le jour où commence le journal du narrateur, Irène, sa maîtresse du moment, vient de se suicider. Appliquant le fameux précepte de Napoléon : « En amour, la seule victoire c'est la fuite », le narrateur s'enfuit, mais comme il a des remords vis-à-vis d'Irène, plus belle encore morte que vivante, et des Loulie, il rédige ce journal que Boris Schreiber nous donne à lire dans un roman-confession, ou plutôt un roman-autopsie.

Le narrateur va suivre au jour le jour le lent cheminement du malheur en lui, sans date, sans lieu : des rues et des rêves et des femmes et des rues.

Boris Schreiber poursuit depuis quatre romans une œuvre totalement marginale, solitaire, sans concession à aucune mode. Loin des cocktails littéraires, obstiné, acharné, vivant l'écriture comme un déchirement, il nous avait donné l'an dernier un douloureux *Évangile selon Van Horn*, plus diabolique que céleste, mais où subsistait un semblant d'intrigue.

Ici, au contraire, l'auteur s'est encore plus dépouillé de tout artifice romanesque. Il n'y a pas d'histoire, pas de personnages « bien typés » comme on dit chez les Goncourt, pas même d'action. Presque, au contraire ! En général, les journaux intimes déculpabilisent, mais Don Juan, quant à lui, semble au fil des pages se couvrir la tête de cendres. Les « journaux » s'accumulent comme les journées d'égarement et chacun constitue

une strate, une couche sédimentaire sous laquelle peu à peu le narrateur s'enterre.

Boris Schreiber ira très loin au bout de lui-même dans cette quête éperdue, sans fin, désespérée. Mais il y a dans cet ouvrage un certain maniérisme gênant et l'on pardonne mal à l'auteur d'écrire : « J'arrache les pétales de mon cœur ». Aussi une fâcheuse tendance à mettre des majuscules un peu partout : Terre, Révolte, Écriture. Pour cette descente aux enfers, l'auteur se raccroche parfois à la rampe du trop bien dire. Il y a aussi, et c'est plus grave, cette « tentation de l'illisible » à laquelle succombent beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui. A vouloir à tout prix nous égarer, pour nous faire croire qu'il ment (c'est le prière d'insérer qui le dit), Boris Schreiber a certainement affaibli la

s'accumulent comme les journées d'égarement et chacun constitue une strate, une couche sédimentaire sous laquelle peu à peu le narrateur s'enterre.

Boris Schreiber ira très loin au bout de lui-même dans cette quête éperdue, sans fin, désespérée. Mais il y a dans cet ouvrage un certain maniérisme gênant et l'on pardonne mal à l'auteur d'écrire : « J'arrache les pétales de mon cœur ». Aussi une fâcheuse tendance à mettre des majuscules un peu partout : Terre, Révolte, Écriture. Pour cette descente aux enfers, l'auteur se raccroche parfois à la rampe du trop bien dire. Il y a aussi, et c'est plus grave, cette « tentation de l'illisible » à laquelle succombent beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui. A vouloir à tout prix nous égarer, pour nous faire croire qu'il ment (c'est le prière d'insérer qui le dit), Boris Schreiber a certainement affaibli la

puissance de son cri. Pourquoi ces villes sans nom, ces jours sans date puisque de toute manière il n'y a pas d'action ? Si peu de portraits et tant de phrases ? Je suis persuadé que la qualité de l'abstraction dramatique n'eût pas souffert d'une ou deux notations concrètes qui nous eussent mieux fait saisir le pourquoi de cette tragédie. Il est parfois plus facile d'effacer que d'affirmer, d'insinuer que de montrer.

Ces réserves faites, il reste de ce roman étouffant un âpre goût de malheur. Ce portrait d'un égoïste, donc d'un menteur, qui voudrait que tout le monde soit heureux pour être enfin plaint comme il croit le mériter, en attendant que son corps se fige dans la poussière du temps, restera dans la mémoire de ceux qui iront jusqu'au bout du livre – il s'agit d'un véritable effort. Don Juan à la manque, amoureux de l'impossible – c'est-à-dire que toutes ses femmes soient ravies qu'il les trompe – le narrateur en fin de compte ne bernera que lui-même, seul en face de sa page blanche qu'il doit remplir tous les jours, pour rien. Cette auto-destruction-là vaut bien celle des dynamiteurs du langage qui croient que lorsque les mots auront éclaté sans ordre ni suite, la littérature enfin naîtra du carnage.

De la littérature, Boris Schreiber ne vit pas. Il n'écrit pas pour rien. Il se met en danger lui-même, tout entier, dans ce jaillissement parfois maladroit des phrases. Il voudrait mentir, écrire de belles histoires faciles et tendres. Est-ce sa faute à lui si rien n'est facile ni tendre dans ce qu'il vit et qu'il nous raconte tant bien que mal, parce qu'il faut le raconter sous peine d'être asphyxié ?